



SARAH MACLEAN

Le flambeur

LE CERCLE DES CANAILLES

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Sarah MacLean

Après avoir obtenu un diplôme de lettres et travaillé dans une agence littéraire, elle décide de se lancer dans l'écriture. Elle est auteure de romances, ainsi que de livres pour jeunes adultes devenus des best-sellers. Son talent lui a permis d'être classée à de nombreuses reprises sur la liste des meilleures ventes de l'*USA Today* et du *New York Times*.

Le flambeur

JEUNES FILLES À MARIER

- 1 – Le flambeur
N° 10420
- 2 – La curiosité est un vilain défaut
N° 10703
- 3 – Le paria
N° 10873
- 4 – Discretion assurée
N° 11197

LA FAMILLE ST. JOHN

- 1 – L'amour en 9 défis
N° 11540
- 2 – L'amour en 10 leçons
N° 11543
- 3 – L'amour en 11 scandales
N° 11566

LES SŒURS TALBOT

- 1 – L'inoubliable voyage de Sophie
N° 12065
- 2 – Le colosse venu d'Écosse
N° 12202
- 3 – Le retour de Seraphina
N°12334

LES MAUVAIS GARÇONS

- 1 – Par une nuit sans lune
N° 12954
- 2 – L'amazone aux yeux verts
N° 13037
- 3 – La reine de la nuit
N° 13170

SARAH
MACLEAN

LE CERCLE DES CANAILLES - 1

Le flambeur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Béatrice Pierre*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

A ROGUE BY ANY OTHER NAME

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Sarah Trabucchi, 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2013

*Pour Meghan,
qui sait être une sœur en cas de besoin.*

Bourne

Londres, hiver 1821

Ce fut le huit de carreau qui le ruina.

Si le six était sorti, il aurait pu s'en tirer. Avec le sept, il aurait triplé sa fortune.

Mais ce fut le huit qui sortit.

Le jeune marquis de Bourne vit la carte glisser sur le tapis vert et s'arrêter à côté du sept de trèfle qui parut soudain le narguer. Ses yeux se fermèrent, ses poumons se vidèrent d'un coup comme si tout l'air avait été aspiré hors de la pièce.

Vingt-deux.

Un point de plus que le vingt et un sur lequel il avait misé.

Sur lequel il avait tout misé.

Il y eut un murmure de stupéfaction de toute l'assistance, aussitôt suivi d'un brouhaha.

— Il a tout misé ?

— Tout ce qui n'est pas inaliénable.

— Trop jeune pour être raisonnable.

— Assez vieux, maintenant, car rien ne fait mûrir plus vite que pareille mésaventure.

— Il a vraiment perdu la totalité de sa fortune ?

— La totalité.

Le jeune marquis rouvrit les yeux et croisa le regard froid de celui qu'il connaissait depuis l'enfance. Le vicomte Langford avait été l'ami et le voisin de son père, qui l'avait désigné comme tuteur de son unique fils et héritier. Après la mort des parents du jeune garçon, c'est Langford qui avait géré le marquisat de Bourne et en avait décuplé la valeur.

Et qui s'en emparait aujourd'hui.

Un voisin, oui. Un ami, sûrement pas.

— Vous l'avez fait exprès, articula le jeune homme.

Le visage impassible, le vicomte prit sur la table la feuille sur laquelle son adversaire avait déclaré miser tous ses biens et au bas de laquelle il avait apposé sa signature

— C'était votre choix, déclara-t-il, placide.

C'était ce qu'on appelait se faire tondre, songea Bourne avec horreur. Langford l'avait incité à jouer encore et encore, le laissant gagner jusqu'à ce qu'il ne puisse imaginer perdre. La ruse était vieille comme le monde, mais Bourne était trop jeune pour la repérer. Trop orgueilleux aussi pour douter de sa bonne fortune.

— Et c'était votre choix de tout remporter, s'étrangla-t-il de colère et de frustration.

— Sans moi, il n'y aurait rien eu à remporter.

— Père, ne faites pas cela, supplia Thomas Alles, qui était à la fois le fils du vicomte et l'ami d'enfance de Bourne.

Ignorant la supplique de son fils, Langford plia tranquillement la feuille de papier et se leva.

— Vous devriez me remercier de vous avoir enseigné une leçon précieuse à un âge où on peut encore en profiter, dit-il en braquant sur Bourne un regard glacial. Malheureusement, vous ne possédez plus que les vêtements que vous portez et un manoir vide.

Fier de sa péroraison, le vicomte jeta un œil sur les pièces empilées à côté de lui – ses autres gains de la soirée.

— Je vais vous abandonner cet argent à titre de cadeau d'adieu. Après tout, que dirait votre père si je vous laissais sans de quoi souper ?

Bourne se leva d'un bond.

— Taisez-vous. Vous n'êtes pas digne de parler de mon père.

Le vicomte accueillit cette manifestation d'indignation d'un haussement de sourcils.

— Je crois que je vais prendre cet argent, finalement, reprit-il après un long silence, et faire annuler votre adhésion à ce club. Votre place n'est plus ici.

Les joues de Bourne s'embrasèrent. Son adhésion au club, son domaine, ses serviteurs, ses chevaux, ses vêtements, on lui prenait tout. Tout sauf une maison vide, les quelques hectares de parc qui l'entouraient et un titre.

Un titre déshonoré.

Un sourire ironique aux lèvres, le vicomte lui jeta une guinée. Bourne rattrapa instinctivement la pièce qui scintilla à la lumière des chandelles.

— Dépensez-la sagement, mon garçon. C'est la dernière que vous recevrez de moi.

— Père, supplia de nouveau Thomas.

Langford se retourna vers son fils.

— Pas un mot. Je ne veux pas t'entendre quémander pour cet imbécile.

Levant les mains en un geste d'impuissance, le plus vieil ami de Bourne lui adressa un regard triste. Thomas avait besoin de son père. De son argent. De son soutien.

Toutes choses que Bourne n'avait plus.

Une haine féroce l'envahit, qu'éteignit très vite une froide détermination. Il glissa la pièce dans sa poche et tourna le dos à ses pairs, son club, son milieu, la vie qu'il avait toujours connue.

Et jura de se venger.

1

Londres, début janvier 1831

La porte s'ouvrit et se referma doucement dans son dos mais il ne bougea pas.

Sa silhouette se détachait sur le vitrail qui éclairait la salle principale du club le plus privé de Londres. D'en bas, on ne voyait qu'une stupéfiante œuvre d'art représentant la chute de Lucifer. Peint de couleurs vives, l'ange immense – six fois la taille d'un homme – semblait basculer sur les joueurs.

L'ange déchu.

Rappel, non seulement du nom du club, mais aussi des risques que prenaient ses membres lorsqu'ils misaient, secouaient les dés en ivoire dans un cornet, regardaient la roulette tourner dans un kaléidoscope tentateur.

Et lorsque la banque de *L'ange* gagnait, ce qui était toujours le cas, le vitrail rappelait aux perdants d'où ils tombaient.

Le regard de Bourne se posa sur une table, à l'autre extrémité de la salle.

— Croix veut qu'on augmente sa ligne de crédit, signala l'homme qui venait d'entrer.

— Oui.

— Il doit déjà plus qu'il ne pourra jamais rembourser.

— Je vois, fit Bourne en se retournant vers son employé. Que propose-t-il en échange ?

— Une centaine d'hectares au pays de Galles.

Bourne reporta les yeux sur le lord en question, lequel attendait fébrilement son accord.

— Accorde-lui cette augmentation. Mais quand il aura perdu, fais-le sortir discrètement et reprends-lui sa carte de membre. Son adhésion est révoquée.

Les décisions de Bourne étaient rarement discutées. L'employé se dirigea vers la porte.

— Justin ? le rappela Bourne

Silence.

— Commence par mettre la main sur les terres.

La porte se referma sans bruit.

Une minute plus tard, Bourne vit Justin traverser la salle en contrebas, se pencher sur l'imprudent et lui faire signer un papier. Puis la partie commença, et le comte de Croix perdit. Une fois, deux fois, trois fois.

Et encore une fois.

Il y avait ceux qui ne comprenaient pas.

Ceux qui n'avaient jamais joué, qui n'avaient jamais éprouvé l'excitation de la victoire, qui n'avaient jamais négocié avec eux-mêmes pour s'autoriser un autre essai, et encore un autre – histoire de se refaire et après on s'en va, promis, juré.

Ceux qui ignoraient le sentiment voluptueux, euphorisant, inégalé, de sentir la chance les héler, la nuit leur appartenir, la table s'échauffer, et la quasi-certitude qu'une seule carte renverserait la situation en leur faveur.

Ils ne comprendraient jamais ce qui maintenait le comte de Croix sur sa chaise, le faisait parier encore et encore, jusqu'à ce qu'il ait tout perdu. De nouveau. Comme si rien de ce qu'il avait misé ne lui avait réellement appartenu.

Bourne, lui, comprenait.

Justin s'approcha du lord ruiné et lui chuchota à l'oreille. Le pair bondit sur ses pieds, l'air indigné.

Bourne savait ce qu'on lui avait dit, il l'avait entendu des centaines de fois – et il avait vu des centaines d'individus perdre d'abord leur argent, puis leur sang-froid, et s'emporter contre *L'ange*. Contre lui.

Il vit Justin lever les mains en un geste d'apaisement. Tenter de calmer le joueur malheureux – et échouer. Il vit les autres membres du club remarquer enfin l'agitation, et Temple, son associé au gabarit impressionnant, rejoindre les deux hommes, l'air belliqueux.

Bourne tira sur un cordon qui, relié à un système sophistiqué de poulies et de leviers, déclenchait une petite sonnette sous la table de jeu, signalant au croupier que Temple serait privé de bagarre, ce soir-là.

C'était Bourne qui y aurait droit.

Le croupier arrêta Temple d'un mot et lui indiqua du menton le vitrail d'où Bourne et Lucifer les observaient. Hochant la tête, Temple entraîna fermement le comte de Croix vers la porte.

Bourne descendit retrouver les deux hommes dans une petite antichambre. Croix jurait comme un charretier lorsque Bourne entra.

— Espèce de salaud ! s'écria-t-il, l'œil haineux. Vous ne pouvez pas me faire ça ! Vous ne pouvez pas vous emparer de ce qui appartient à ma famille depuis des générations !

Bourne s'adossa à la porte et croisa les bras.

— Vous avez creusé seul votre tombe, Croix. Rentrez chez vous. Et remerciez-moi de n'avoir pris que mon dû.

Le comte de Croix se rua sur lui. Esquivant avec agilité, Bourne lui agrippa le bras, le lui tordit dans le dos et le poussa, le visage contre le mur.

— Réfléchissez bien avant d'agir. Je me sens de moins en moins magnanime.

— Je veux voir Chase, balbutia le comte, la bouche contre le mur.

— Désolé, vous devrez vous contenter de nous.

— Je suis membre de *L'ange* depuis le début. Vous êtes mon débiteur. Chase est mon débiteur.

— Vous faites erreur. C'est vous qui êtes notre débiteur.

— J'ai donné assez d'argent à ce club...

— Quelle générosité de votre part ! Vous voulez qu'on apporte le livre de comptes pour voir combien vous nous deviez avant même de commencer à jouer ce soir ? Combien vous nous devez encore ?

Le comte de Croix se figea.

— Je vois que vous commencez à comprendre ! Les terres nous appartiennent à présent. Votre homme de loi nous apportera l'acte notarié demain, sinon je viendrai le chercher moi-même. Est-ce clair ?

Sans attendre sa réponse, Bourne lâcha le comte et recula.

— Sortez, monsieur.

Le malheureux se retourna, affolé.

— Gardez les terres, Bourne, mais laissez-moi revenir... Ne me prenez pas ma carte de membre. Je suis sur le point de me marier. La dot de ma fiancée couvrira toutes mes pertes, et plus encore. Ne me prenez pas ma carte.

La supplique désespérée écoeura Bourne. Il savait que le comte de Croix ne pourrait résister au besoin de jouer, qu'il perdrait de nouveau, et ruinerait sa future épouse. Le jeu était une maladie, il le savait d'expérience. On ne pouvait en guérir que par l'abstinence absolue. S'il avait été capable de compassion, il aurait eu pitié de la jeune fille innocente.

Mais la compassion n'était pas un trait de caractère dont Bourne pouvait se targuer.

Le comte de Croix tourna un regard implorant vers Temple.

— Je vous en prie.

Temple arqua les sourcils et croisa les bras sur sa poitrine massive.

— Si vous devez réellement mettre la main sur une dot généreuse, l'un des enfers inférieurs de cette ville sera heureux de vous compter parmi ses membres.

Les tripots de Londres accueillait à bras ouverts les joueurs malchanceux.

— Ce n'est pas possible, vous le savez bien ! s'emporta le comte de Croix. Que penseront mes pairs ? Voyons, combien vous faut-il ? Je paierai le double... le triple. Elle a plein de fric.

Bourne était avant tout un homme d'affaires.

— Épousez la fille et payez vos dettes, avec intérêt, et nous vous rendrons votre carte de membre.

— Et qu'est-ce que je fais en attendant ?

— Vous pourriez essayer l'abstinence, suggéra Temple.

— Vous êtes bien placé pour dire ça ! Tout le monde sait ce que vous avez fait.

Temple se figea.

— Et c'était quoi ? rétorqua-t-il d'un ton menaçant.

La terreur prit le pas sur le peu d'intelligence dont jouissait le comte. Il lança le poing en direction de Temple, qui le recueillit dans son énorme paume, avant d'attirer à lui le présomptueux.

— Et c'était quoi ? répéta-t-il.

Le comte se mit à geindre comme un bébé.

— Rien. Je suis désolé... je ne voulais pas... je vous en prie, ne me faites pas de mal. Je m'en vais. Je le jure. Je vous en prie, ne... ne me faites pas de mal.

— Vous ne méritez pas que je me fatigue, soupira Temple en le lâchant.

— Sortez, ordonna Bourne, avant que *je* décide que vous le méritez.

Le comte de Croix ne se le fit pas dire deux fois.

— J'ai cru qu'il allait souiller son pantalon quand tu l'as agrippé, commenta Bourne en rectifiant le tomber de sa redingote.

— Il n'aurait pas été le premier, observa Temple qui s'assit, allongea les jambes et croisa les chevilles. Je me demandais quand tu allais le faire.

Bourne brossa de la main ses manchettes immaculées.

— Faire quoi ?

— Tirer sur ton gilet, lisser ta redingote, broser tes manchettes... répondit Temple avec un sourire railleur. On dirait une femme.

Bourne lui jeta un regard froid et précisa :

— Une femme avec un sacré bon direct du droit.

Le sourire de Temple s'élargit, ce qui mit en valeur son nez, cassé trois fois.

— Tu ne prétends quand même pas pouvoir me battre ?

— Si, justement, assura Bourne qui, planté devant un miroir, vérifiait son nœud de cravate.

— Puis-je t'inviter à faire un petit tour sur le ring ?

— Quand tu veux.

— Personne ne va monter sur le ring. En tout cas pas avec Temple.

Bourne et Temple se retournèrent vers la porte sur le seuil de laquelle venait de surgir Chase, le troisième associé de *L'ange déchu*.

— Tu vois ? s'esclaffa Temple. Chase en sait assez sur nous deux pour admettre que tu ne fais pas le poids.

Chase prit la carafe de whisky sur la console et se servit un verre.

— Ce n'est pas la faute de Bourne. Tu es bâti comme une forteresse. Personne ne peut faire le poids. Enfin, personne à part moi, ajouta-t-il d'un ton désabusé.

— C'est quand tu veux sur le ring, Chase, proposa Temple. Je me libérerai de mes nombreuses obligations.

Chase se tourna vers Bourne.

— Tu as complètement dépouillé ce pauvre Croix.

— Comme un bébé de ses friandises.

— Après cinq années dans ce métier, la faiblesse de nos clients continue à me surprendre.

— Ce n'est pas de la faiblesse, corrigea Bourne, c'est une maladie. Le désir de gagner est une espèce de fièvre.

La métaphore fit hausser les sourcils de Chase.

— Temple a raison. Tu as un côté féminin assez marqué.

Temple aboya de rire, puis se dirigea vers la porte.

— Il faut que je retourne en bas.

— Tu n'as pas eu ta bagarre du jour ? s'enquit Chase.

— Bourne me l'a arrachée des mains.

— La nuit n'est pas finie.

— Et l'homme vit d'espoir, acheva le colosse en quittant la pièce.

Chase servit un second verre qu'il apporta à Bourne. Les yeux rivés sur les flammes qui dansaient dans l'âtre, celui-ci en but une rasade et sentit avec plaisir l'alcool lui incendier la gorge.

— J'ai des nouvelles pour toi, annonça Chase.

Bourne tourna la tête et attendit.

— Au sujet de Langford, précisa son associé.

Il sursauta. Neuf ans durant, il avait attendu cet instant.

En une nuit, Langford l'avait dépouillé de ses terres, de sa fortune, de son honneur, en ne lui laissant qu'un manoir vide et trois hectares de parc au centre du domaine de Falconwell. À l'époque, Bourne n'avait pas compris les motifs de l'homme que son père avait chargé de veiller sur lui et ses intérêts. Des intérêts dont il avait pris grand soin. Il n'avait pas compris que son tuteur refusait tout simplement de lui rendre le domaine qu'il avait si bien valorisé.

À présent, une décennie plus tard, peu lui importaient les raisons de ce qu'il considérait comme un vol pur et simple.

Il voulait sa vengeance.

En neuf ans, Bourne avait rebâti sa fortune ; il l'avait même doublée grâce à *L'ange* et à quelques autres investissements lucratifs.

Mais il n'avait pas pu récupérer ce qui lui tenait le plus à cœur. Falconwell, le domaine de ses ancêtres. Langford avait refermé le poing dessus, et refusé de le vendre, quel que soit le prix proposé, quelle que soit l'influence de l'homme qui se portait acquéreur.

— Raconte.

— C'est compliqué.

— Je n'en doute pas.

Mais ce n'était pas pour acquérir des propriétés au pays de Galles, en Écosse, dans le Devonshire, et plusieurs immeubles à Londres qu'il avait travaillé jour et nuit.

Il l'avait fait pour reprendre Falconwell.

Ces hectares de collines verdoyantes et de forêts denses avaient jadis été la fierté du marquisat de Bourne. Les terres que ses pères avaient réunies autour du manoir avaient été transmises de marquis en marquis. Jusqu'à lui.

— Eh bien ? s'impatientait-il. Qu'est-ce qu'il a fait de Falconwell ?

Chase hésita.

— S'il a rendu l'opération impossible, je le tuerai.

Ce que j'aurais dû faire il y a des années.

— Bourne.

— Cela fait neuf ans que j'attends ! Il m'a tout pris. Tout. Tu n'as pas idée.

— J'ai une idée très précise.

Bourne s'en tint là. Rien n'était plus vrai. C'était Chase qui l'avait tiré de la misère. Qui l'avait recueilli, nourri, et lui avait donné du travail. C'était Chase qui l'avait sauvé.

Ou, du moins, qui avait essayé de le sauver.

— Bourne, reprit ce dernier d'un ton prudent, il ne l'a pas gardé.

— Comment cela, il ne l'a pas gardé ? s'écria Bourne qui sentit la peur s'insinuer en lui.

— Langford ne possède plus le domaine du Surrey.

Bourne secoua la tête comme si cela pouvait l'aider à comprendre.

— Qui le possède ?

— Le marquis de Needham et Dolby.

Un souvenir traversa l'esprit de Bourne – un homme corpulent, un fusil à la main, traversant un champ boueux du Surrey, suivi d'un troupeau de filles dont l'aînée avait un regard bleu empreint de gravité.

Ses voisins d'enfance, la troisième famille de la sainte trinité composant la noblesse locale.

— C'est Needham qui possède mes terres ? Comment les a-t-il eues ?

— Aux cartes. N'est-ce pas le comble de l'ironie ?

Bourne ne voyait là rien de drôle. Au contraire.

— Fais-le venir ici. Je me souviens qu'autrefois Needham aimait jouer à l'écarté. Mais c'est un amateur. Falconwell sera à moi.

— Tu jouerais pour le ravoir ?

— Je ferais tout.

— Tout ?

Bourne fut instantanément sur ses gardes.

— Qu'est-ce que tu sais que j'ignore ?

Chase haussa les sourcils.

— D'où tiens-tu que je sais quelque chose ?

— C'est toujours le cas. Et ça te plaît.

— Il se trouve simplement que je suis plus vigilant que toi.

— Eh bien, je t'écoute.

Le fondateur de *L'ange déchu* se brossa une manche puis l'autre en feignant un vif intérêt pour ce petit nettoyage intempestif.

— Les terres qui faisaient partie de Falconwell...

— Mes terres.

Chase ne releva pas.

— Tu ne peux pas les reprendre aux cartes.

— Pourquoi ?

— Elles ont été attachées à... quelque chose d'autre.

La rage submergea de nouveau Bourne. Bon sang, cela faisait une décennie qu'il attendait de pouvoir réunir le manoir de Falconwell et ses terres !

— Attachées à quoi ?

— À qui, plus exactement.

— Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes.

— Needham a fait savoir qu'il ajoutait les terres de Falconwell à la dot de sa fille aînée.

Bourne en tressaillit de surprise.

— Pénélope ? fit-il.

— Tu la connais ?

— Je ne l'ai pas vue depuis des années – presque vingt ans.

Seize, en fait. Elle était là lorsque, âgé de quinze ans, il avait enterré ses parents et quitté définitivement le Surrey. Elle l'avait regardé monter dans la voiture qu'elle avait suivie des yeux jusqu'au tournant qui menait à la route.

Il le savait parce qu'il s'était retourné sur la banquette et que lui non plus n'avait pas quitté Pénélope Marbury des yeux.

C'était son amie.

Quand il croyait encore à l'amitié.

C'était aussi la fille aînée d'un homme richissime, deux fois marquis. Pour quelle raison était-elle encore célibataire ? Elle aurait dû être mariée et pourvue d'une couvée de jeunes aristocrates.

— Pourquoi Pénélope a-t-elle besoin de Falconwell en plus de ce que son père a déjà dû lui attribuer ? s'étonna-t-il. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas mariée ?

Chase soupira.

— Cela me serait très utile si l'un de vous s'intéressait à la société en général et pas seulement à notre dérisoire communauté de flambeurs.

— Notre dérisoire communauté représente plus de cinq cents membres. Et grâce à tes associés, chacun d'eux a un dossier épais comme mon pouce rempli d'informations extrêmement utiles.

— Certes, mais sache que j'ai des choses plus intéressantes à faire de mes soirées que te renseigner sur le monde dans lequel tu es né.

Bourne fronça les sourcils. Il n'aurait pas imaginé que Chase passait ses soirées autrement que seul.

— Quelles choses ?

Ignorant la question, Chase avala une autre gorgée de whisky.

— Il y a quelques années, les fiançailles de lady Pénélope ont été l'événement de la saison mondaine.

— Et ?

— Cet événement a été éclipsé par le mariage d'amour de son fiancé. Avec une autre.

C'était là une histoire vieille comme le monde, pourtant, Bourne éprouva une émotion inhabituelle à l'idée que son amie d'enfance ait subi un tel affront.

— Un mariage d'amour, ricana-t-il. Tu veux dire un mariage avec une fille plus jolie ou plus riche. Et c'est tout ?

— Il y a eu d'autres prétendants, mais lady Pénélope est toujours célibataire, répondit Chase qui, perdant apparemment tout intérêt à l'histoire, poursuivit avec un soupir d'ennui : Ce qui ne durera plus maintenant que Falconwell vient d'adoucir la potion. Les prétendants vont accourir.

— On va me traiter de haut.

— Probablement. Tu ne figures pas en tête de la liste des pairs favoris.

— Je ne figure pas du tout sur la liste des pairs favoris. Mais j'aurai les terres !

— Tu es prêt à faire ce qu'il faut pour les reprendre ? fit Chase, l'air amusé.

Une image vint à l'esprit de Bourne : la jeune et gentille Pénélope qu'il avait connue jadis, l'inverse de ce qu'il était. De ce qu'il était devenu.

Il la chassa. Depuis neuf ans il attendait ce moment. L'occasion de récupérer ce qui avait été bâti pour lui.

Ce qu'on lui avait légué.

Ce qu'il avait perdu.

Jamais il ne serait plus près de la rédemption. Et rien ne se mettrait en travers de son chemin.

— Tout, confirma Bourne avant de se diriger vers la porte. Si une épouse est comprise dans le lot, pas de problème.

Le battant claqua derrière lui.

Chase leva son verre.

— Toutes mes félicitations.

2

Cher M.

Vous devez impérativement revenir. Le Surrey est mortellement ennuyeux sans vous ; Victoria et Valérie ne font pas de bons partenaires de jeux et je n'ai personne pour m'accompagner dans mes promenades sur les rives du lac.

Vous êtes vraiment sûr qu'il vous faut aller en pension ? Ma gouvernante semble très intelligente. Je suis persuadée qu'elle pourrait vous apprendre tout ce que vous devez savoir.

Votre P.

Needham Manor, septembre 1813

Chère P.

J'ai peur que vous ne deviez vous ennuyer mortellement jusqu'à Noël. Si cela peut vous consoler, je n'ai même pas accès à un lac. Puis-je vous suggérer d'apprendre aux jumelles à pêcher ?

Je suis sûr de devoir aller en pension... Votre gouvernante ne m'aime pas.

M.

Eton College, septembre 1813

Étant bien née et bien éduquée, lady Pénélope Marbury savait qu'elle aurait dû être reconnaissante quand, un après-midi froid de janvier de sa vingt-huitième année, elle reçut sa cinquième (et probablement dernière) demande en mariage.

Elle savait aussi que la moitié de Londres ne la jugerait pas complètement folle si elle imitait l'honorable Thomas Alles et mettait un genou à terre pour le remercier, ainsi que le Créateur, de cette proposition excessivement généreuse. Après tout, le gentleman en question était beau et aimable, il avait toutes ses dents et des cheveux – ensemble de traits plutôt rares chez les messieurs qui n'avaient plus vingt ans. Elle-même n'était plus de première jeunesse et traînait derrière elle la casserole honteuse de fiançailles rompues. Après lesquelles elle n'avait eu à son actif qu'une poignée de prétendants plus cupides qu'intéressants.

Enfin, elle savait que son père avait sans aucun doute béni l'union d'avance. Le marquis de Needham et Dolby aimait « ce Thomas Alles » depuis que, quelque vingt ans plus tôt, le garçon avait remonté ses manches et s'était accroupi dans les écuries de Needham Manor pour aider l'une des chiennes de chasse à mettre bas.

Depuis ce jour, Thomas portait l'auréole du brave garçon.

Le genre de garçon que le père de Pénélope aurait aimé avoir pour fils. À la place de l'une de ses cinq filles.

À cela s'ajoutait le fait que Thomas serait un jour vicomte – un vicomte fortuné, de surcroît.

— Les mendiants ne peuvent pas se permettre de choisir, répétait souvent la mère de Pénélope, laquelle, au même instant, devait tendre l'oreille là où elle se trouvait.

Pénélope savait tout cela.

C'est pourquoi, lorsqu'elle croisa le regard brun et chaleureux de l'homme qu'elle connaissait depuis toujours, elle comprit que c'était la demande en mariage la plus généreuse qu'elle recevrait jamais, et qu'elle devait dire oui. Le claironner, même.

Sauf qu'elle ne le fit pas.

— Pourquoi ? se contenta-t-elle de demander.

Le silence qui suivit fut ponctué d'un dramatique : « Mais, à quoi joue-t-elle ? » provenant de l'endroit où se tenait sa mère. L'air amusé et pas du tout surpris, Thomas se releva.

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il gentiment, avant d'ajouter : Nous sommes amis depuis une éternité ; nous nous apprécions mutuellement ; j'ai besoin d'une épouse ; vous avez besoin d'un époux.

Ces raisons ne s'avéraient pas si terribles.

— Je sors dans le monde depuis neuf ans, Thomas. Vous avez eu tout le temps de faire cette demande.

Thomas eut l'élégance de prendre un air contrit.

— C'est vrai. Je n'ai aucune excuse sinon que... eh bien, je suis heureux de dire que je suis revenu à la raison.

— Balivernes ! Vous ne reviendrez jamais à la raison. Pourquoi moi, Thomas ? insista-t-elle. Et pourquoi maintenant ?

Lorsqu'il rit, ce ne fut pas de ce rire sonore qu'elle connaissait si bien, mais d'un rire nerveux. Celui auquel il avait recours pour tenter d'éluder une question.

— Il est temps de se caser, dit-il avec un sourire avenant. Allons, Pénélope, lançons-nous, voulez-vous ?

Jusqu'à présent, Pénélope avait reçu quatre demandes en mariage et en avait imaginé quantité d'autres, depuis l'irruption mi-dramatique mi-glorieuse de la question au beau milieu d'un bal jusqu'à la prière chuchotée dans un belvédère dominant quelque paysage romantique du Surrey. Elle avait imaginé des déclarations d'amour et de passion éternelle, des profusions de pivoinnes – sa fleur préférée –, une couverture

étalée amoureusement dans un champ de pâquerettes, le pétilllement du champagne sur sa langue tandis que le Tout-Londres portait un toast à son bonheur. Et puis, les bras de l'élu de son cœur se refermant autour d'elle tandis qu'elle lâchait dans un soupir : « Oui... oui ! »

C'étaient là des rêves – plus improbables les uns que les autres –, elle le savait. Après tout, une vieille fille de vingt-huit ans se trouvait rarement en situation d'avoir à repousser les prétendants.

Mais quand même, elle n'était sûrement pas tombée si bas qu'elle doive se contenter d'un « lançons-nous, voulez-vous ? ».

Craignant de peiner Thomas qui, visiblement, faisait de son mieux, elle lâcha un tout petit soupir. Mais ils étaient amis depuis trop longtemps pour qu'elle laisse les mensonges ternir leur amitié.

— Vous avez pitié de moi, c'est cela ?

— Quoi ? s'écria-t-il en écarquillant les yeux. Non ! Pourquoi dites-vous une chose pareille ?

— Parce que c'est la vérité, répliqua-t-elle avec un sourire. Vous avez pitié de votre pauvre vieille fille d'amie. Et vous êtes prêt à sacrifier votre bonheur pour la sauver du célibat.

Il lui jeta un regard agacé – le genre de regard qu'on peut s'adresser entre amis véritables – et, lui prenant les mains, il les porta à ses lèvres.

— Vous dites des bêtises, Pénélope. Il est temps que je me marie et vous êtes une amie.

Il s'interrompit, l'air si chagrin qu'il était impossible de lui en vouloir.

— J'ai fait un beau gâchis, non ?

Elle ne put retenir un sourire.

— Oui, en effet. Vous étiez censé promettre un amour éternel.

Il afficha une expression sceptique.

— La main sur le cœur, et tout le tintouin ?

Le sourire de Pénélope vira à la grimace sarcastique.

— Exactement. Et peut-être composer un sonnet.

— Ô lady Pénélope, si belle et si douce... S'il vous plaît, acceptez de devenir mon « épouse » ?

La rime tirée par les cheveux la fit pouffer. Thomas avait toujours su la faire rire. N'était-ce pas une qualité essentielle chez un mari ?

— Que voilà une piètre tentative, mon doux seigneur !

— Et si j'élevais pour vous une nouvelle race de chiens ? Et qu'on les appelait les Lady P. ?

— Très romantique. Mais cela risque de prendre un certain temps, vous ne pensez pas ?

Il y eut une pause durant laquelle ils se regardèrent avec affection, puis, soudain grave, il reprit :

— Je vous en prie, Pénélope, laissez-moi vous protéger.

C'était une chose étrange à dire, mais moins maladroite que ses propos précédents. Elle réfléchit à sa proposition. Sérieusement.

Thomas Alles était son plus vieil ami. L'un de ses deux amis d'enfance, en tout cas.

Il la faisait rire, et elle lui était très attachée. Il était en outre le seul homme à ne pas lui avoir tourné le dos après le désastre de ses fiançailles rompues. Rien que cela parlait en sa faveur.

Elle devait dire oui.

Dis-le, Pénélope.

Elle deviendrait lady Thomas Alles, sauvée à la dernière seconde d'une éternité de célibat morose.

Dis : Oui, Thomas, je vais vous épouser. Comme c'est aimable à vous de me le proposer.

Elle le devait.

Mais elle ne put s'y résoudre.

Cher M.

Ma gouvernante n'aime pas les anguilles. Mais elle est sûrement assez maligne pour comprendre que ce n'est pas parce que vous nous en avez apporté une un jour que

vous êtes quelqu'un de mauvais. Maudissez le péché, pas le pécheur.

Votre P.

P.-S. : Thomas est rentré le week-end dernier, et nous sommes allés pêcher. Il est officiellement mon meilleur ami.

Needham Manor, septembre 1813

Chère P.

On croirait entendre le pasteur Compton. Vous avez écouté le sermon. Je suis déçu.

M.

P.-S. : Non, il ne l'est pas.

Eton College, septembre 1813

La grande porte en chêne venait à peine de se fermer derrière Thomas que la mère de Pénélope surgit sur le palier du premier étage, une volée de marches au-dessus de la tête de sa fille.

— Pénélope ! Qu'as-tu fait ?

Lady Needham descendit le grand escalier aussi vite qu'elle le put, suivie d'Olivia et de Philippa, les sœurs de Pénélope, et de trois des chiens de chasse de leur père.

Inspirant profondément, Pénélope fit face à sa mère.

— J'ai passé une journée agréable et paisible, répondit-elle avec nonchalance en se dirigeant vers la salle à manger. J'ai écrit à cousine Catherine ; saviez-vous qu'elle souffre toujours de ce terrible refroidissement qu'elle a attrapé avant Noël ?

Philippa pouffa de rire. Pas lady Needham.

— Je me moque complètement de l'état de santé de cousine Catherine ! glapit la marquise.

— Ce n'est pas gentil, voyons, Mère. Personne n'aime être malade, commenta Pénélope en poussant la porte de la salle à manger.

Encore en tenue de chasse, son père était déjà à table et lisait tranquillement le *Post* en attendant le contingent féminin de la maisonnée.

— Bonsoir, Père. Avez-vous passé une bonne journée ?

— Oui, mais il fait diablement froid dehors, répondit le marquis de Needham et Dolby sans lever les yeux de son journal. Et me voilà prêt à dîner. Quelque chose de chaud.

Prêt, il ne l'était sûrement pas pour affronter ce qui allait se passer pendant ce dîner-là, mais qu'y faire ? songea Pénélope en poussant doucement le chien à la langue pendante qui s'était juché sur sa chaise. Elle s'assit, à la gauche du marquis et en face de ses sœurs, visiblement curieuses de ce qui allait suivre. Feignant l'innocence, elle déplia sa serviette avec de petits gestes maniérés qui ne lui étaient pas habituels.

— Pénélope ! rugit lady Needham qui, toute droite et les poings serrés, était restée sur le seuil de la pièce, ce qui plongeait les valets dans la perplexité quant à ce qu'ils devaient faire, servir ou attendre. Thomas a fait sa demande !

— Oui, j'étais là, dit Pénélope.

Philippa leva son verre pour cacher son sourire et sa mère décida qu'il lui fallait un soutien supplémentaire.

— Needham ! Thomas a fait sa demande à Pénélope !

Lord Needham baissa son journal.

— Oh, vraiment ? J'ai toujours bien aimé ce Thomas Alles... Il te convient, Pénélope ?

Pénélope inspira profondément.

— Pas précisément, Père.

— Elle n'a pas accepté !

La voix stridente de sa mère aurait convenu à une veillée funèbre ou au chœur d'une tragédie grecque. Dans cette salle à manger de manoir anglais, elle eut pour résultat de faire aboyer les chiens.

Une fois qu'elle et les chiens eurent fini de se lamenter, lady Needham s'approcha de la table, la peau tachetée de rouge comme si elle avait traversé un buisson de ronces.

— Pénélope ! Les demandes en mariage de messieurs fortunés et de bonne famille ne poussent pas sur les arbres !

En tout cas, pas en janvier. Remarque que Pénélope eut la bonne idée de ne pas émettre à voix haute.

Un valet entra, portant la soupière.

— Rempportez-la ! ordonna lady Needham en se laissant tomber sur sa chaise. Qui pourrait avaler quoi que ce soit un jour comme aujourd'hui ?

— J'ai assez faim, en fait, signala Olivia tandis que Philippa ravalait un sourire.

— Needham !

Le marquis soupira et se tourna vers sa fille aînée.

— Tu l'as refusé ?

— Pas exactement, biaisa Pénélope.

— Elle ne l'a pas accepté ! rugit lady Needham.

— Pourquoi donc ?

C'était une bonne question, dont tout le monde autour de la table désirait connaître la réponse. Y compris Pénélope elle-même.

Hélas, elle n'avait pas de réponse à fournir ! Pas de bonne réponse, du moins.

— Je voulais réfléchir.

— Ne fais pas la sotte, ma fille. Accepte, conseilla lord Needham comme si c'était aussi simple que cela, avant de faire signe au valet de servir la soupe.

— Peut-être qu'elle n'en a pas envie, suggéra Philippa, et Pénélope aurait volontiers embrassé sa sœur.

— Il ne s'agit pas d'avoir envie ou pas, décréta lady Needham. Il s'agit de saisir l'occasion quand elle se présente.

— Charmant, observa Pénélope en s'efforçant de garder le moral.

— C'est la vérité, Pénélope. Et Thomas est le seul homme de la bonne société qui semble intéressé par l'affaire.

— J'aimerais bien qu'on trouve une autre métaphore que ces histoires d'occasion et d'affaire, déclara Pénélope. En fait, je crois qu'il ne désire pas plus ce mariage que moi. Je crois qu'il veut juste être gentil.

— Ce n'est pas seulement de la gentillesse, intervint lord Needham.

Avant que Pénélope ait pu creuser cette information, lady Needham enchaîna :

— Il ne s'agit plus d'avoir envie de se marier, Pénélope. Tu n'en es plus là. Tu dois te marier ! Et Thomas était d'accord pour t'épouser ! Cela fait quatre ans que tu n'as pas eu de demande en mariage ! Tu l'avais oublié ?

— J'avais oublié, Mère. Merci beaucoup de me le rappeler.

Lady Needham leva le nez.

— Essaies-tu d'être drôle ?

Les sourcils d'Olivia se haussèrent comme si l'idée que sa sœur aînée puisse chercher à les amuser était incroyable. Pénélope se retint de défendre son sens de l'humour, dont elle aimait à penser qu'il était réel et, parfois, efficace.

Bien sûr qu'elle n'avait pas oublié ce détail. C'eût été impossible, du reste, dans la mesure où sa mère ne cessait de lui rappeler son célibat. Il était même surprenant que la marquise n'ait pas précisé le nombre de jours et d'heures qui s'étaient écoulés depuis sa dernière demande en mariage.

— Je ne cherche pas à être drôle, Mère, soupira-t-elle. C'est juste que je ne suis pas... certaine de vouloir épouser Thomas. Ni quiconque qui ne serait pas vraiment désireux de m'épouser.

— Pénélope ! aboya sa mère. Tes souhaits sont sans importance.

Bien sûr. Ce n'était pas en fonction des souhaits qu'un mariage se faisait.

— Vraiment, ton attitude est grotesque ! explosa la marquise de Needham et Dolby.

Après une courte pause pour reprendre son souffle, elle poursuivit :

— Pénélope... il n'y a personne d'autre ! Ce n'est pas faute d'avoir cherché ! Mon Dieu, que vas-tu devenir ?

Elle s'affaissa avec élégance sur sa chaise, la main sur le front en un geste dramatique dont aurait été fière n'importe quelle comédienne de la scène londonienne.

— Qui voudra de toi ? ajouta-t-elle.

Évidemment, Pénélope aurait dû réfléchir à cette question avant de révéler son incertitude quant à la réponse à donner à Thomas. Mais cet aveu lui avait échappé et, en réalité, elle ne le regrettait pas.

Elle avait eu maintes occasions d'être « voulue » quelques années auparavant. Il y avait eu une époque où l'on ne parlait que d'elle en société – passablement attirante, de bonne naissance et de bonne réputation, bien élevée, parfaitement... parfaite.

Elle avait été fiancée, même. À un jeune homme tout aussi parfait.

Oui, c'était une union parfaite, sauf que lui était parfaitement épris de quelqu'un d'autre.

Le scandale avait permis à Pénélope de rompre ses fiançailles avec dignité. Et sans en éprouver un grand chagrin.

Ce qu'elle n'avouerait jamais à sa mère.

— Pénélope ! reprit cette dernière en se redressant sur sa chaise. Réponds-moi ! Si ce n'est pas Thomas, qui, alors ? Qui, à ton avis, voudra de toi ?

— Moi, semble-t-il.

Olivia lâcha un petit cri. Philippa s'immobilisa, la cuillère remplie de soupe à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche.

— Oh ! gémit la marquise en s'effondrant de nouveau. Tu ne parles pas sérieusement ! Ne sois pas

ridicule ! Tu es faite d'une étoffe plus solide que les vieilles filles ! poursuivit-elle d'une voix où se mélangaient panique et colère. Oh ! Je n'ose pas y penser ! Ma fille, une vieille fille !

Pénélope songea que c'était en réalité les vieilles filles qui étaient faites d'une étoffe plus solide qu'elle-même, mais elle s'abstint de le signaler à sa mère qui paraissait sur le point de tomber de sa chaise sous l'avalanche du désespoir.

— Et moi ? insista la marquise. As-tu pensé à moi ? Je ne suis pas née pour être la mère d'une vieille fille ! Que penseront nos amis, nos parents, nos relations ? Que diront-ils ?

Pénélope savait très bien ce qu'ils pensaient déjà. Ce qu'ils avaient déjà dit.

— Il y a eu une époque, Pénélope, où tu t'apprêtais à devenir l'exact contraire de ce que tu risques d'être. Et où je devais être la mère d'une duchesse !

Et voilà, le spectre qui se dressait entre lady Needham et sa fille aînée était de retour !

Duchesse.

Sa mère lui pardonnerait-elle jamais d'avoir rompu ses fiançailles ? Pénélope inspira profondément et déclara d'un ton qui se voulait raisonnable :

— Mère, le duc de Leighton était amoureux d'une autre femme...

— Un scandale ambulante que cette femme !

Qu'il aime éperdument. Encore aujourd'hui, huit ans plus tard, Pénélope éprouvait un pincement d'envie... non pas à cause du duc, mais à cause des émotions qu'elle ne connaîtrait sans doute jamais.

— Scandale ou pas, cette dame est aujourd'hui la duchesse de Leighton. Un titre, ajouterais-je, qu'elle détient depuis huit ans, durant lesquels elle a mis au monde le futur duc de Leighton, ainsi que trois autres enfants pour rassurer le duc.

— Qui auraient dû être ton mari, et tes enfants !

— Qu'auriez-vous voulu que je fasse ? demanda Pénélope avec un soupir las.

La marquise se redressa d'un bond.

— Tu aurais pu faire davantage d'efforts pour lui plaire ! Et, après cet échec, tu aurais pu accepter l'une ou l'autre des demandes que tu as reçues.

Elle retomba sur sa chaise, respira un grand coup et repartit sur sa lancée :

— Il y en a eu quatre ! Deux comtes, énuméra-t-elle comme si ces demandes en mariage étaient tout bonnement sorties de la mémoire de Pénélope. Puis George Hayes. Et maintenant Thomas. Un futur vicomte ! Je ne dirais pas non à un futur vicomte.

— C'est très magnanime de votre part, Mère.

Pénélope s'adossa à sa chaise. Dieu savait qu'elle avait été éduquée pour essayer de décrocher un mari – enfin, autant que faire se peut sans que cela soit trop évident.

Mais le cœur n'y était plus. L'année qui avait suivi la rupture de ses fiançailles, elle avait pu relâcher ses efforts avec l'excuse que le scandale de cette rupture la mettait momentanément hors de combat.

Ensuite, il y avait eu quelques demandes de la part d'hommes aux arrière-pensées trop visibles, tous désireux d'épouser la fille du marquis de Needham et Dolby pour assurer leur carrière politique ou leur avenir financier. Le marquis n'avait, du reste, pas reproché à Pénélope de refuser leurs propositions.

Il ne s'était pas inquiété non plus de la raison de ses refus.

Il n'avait pas imaginé qu'elle avait pu dire non parce qu'elle avait eu un aperçu de ce que pouvait être le mariage – parce qu'elle avait vu la façon dont le duc de Leighton plongeait amoureuxment les yeux dans ceux de sa duchesse. Elle avait découvert qu'elle pouvait attendre plus du mariage si seulement on lui laissait le temps de trouver l'élu de son cœur.

Hélas, tandis qu'elle l'attendait, elle avait perdu ses chances. Elle était devenue trop vieille, trop moche, trop terne.

Et, aujourd'hui, alors que Thomas – un ami très cher, mais sans plus – lui offrait de passer le reste de sa vie avec lui... elle se trouvait incapable de dire oui.

Elle ne pouvait ruiner ses chances de trouver mieux.

Même si les siennes, à elle, étaient proches de zéro.

— Pense un peu à tes sœurs ! reprit sa mère. Que vont-elles devenir ?

Pénélope regarda ses sœurs qui suivaient la discussion comme s'il s'agissait d'une partie de badminton. Ses sœurs n'en souffriraient pas.

— La bonne société sera ravie d'accueillir en son sein les plus jeunes et les plus jolies de vos filles. Les deux Marbury déjà mariées étant comtesse et baronne, je pense que tout se passera bien.

— Remercions le ciel pour les excellents mariages qu'ont faits les jumelles.

Excellent n'était pas le mot que Pénélope aurait utilisé pour qualifier les mariages de Victoria et de Valérie – arrangés pour les titres et les dots, et pas grand-chose d'autre –, mais leurs maris étant relativement inoffensifs et discrets quant à leurs activités en dehors du lit conjugal, Pénélope s'abstint de répliquer.

Sa mère renchérit.

— Et pense un peu à ton pauvre père ! C'est à croire que tu as oublié qu'il était affligé d'une tripotée de filles. Les choses auraient été différentes si tu avais été un garçon, Pénélope. Mais il est positivement malade d'inquiétude pour toi.

Pénélope regarda son père qui, après avoir trempé un morceau de pain dans sa soupe, le tendait au labrador assis à sa gauche. Ni l'homme ni l'animal ne semblaient spécialement malades.

— Mère, je...

— Et Philippa ? Lord Castleton a montré qu'il s'intéressait à elle. Que fais-tu de Philippa ?

— Qu'est-ce que je fais de Philippa ? répéta Pénélope, perdue.

— Oui ! insista lady Needham en agitant théâtralement sa serviette. Que fais-tu de Philippa ?

Pénélope s'adressa à sa sœur :

— Philippa, crois-tu que si je dis non à Thomas, cela pèsera sur les intentions de lord Castleton ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je ne vois pas pourquoi. Et quand bien même, franchement, je ne serais pas anéantie. Castleton est peu... eh bien, peu intéressant.

Pénélope aurait utilisé le mot intelligent.

— Ne dis pas de bêtises, Philippa, protesta la marquise. Lord Castleton est comte. Et les mendiants ne choisissent pas.

Pénélope grinça des dents en entendant l'adage dont sa mère abusait chaque fois que la conversation abordait le sort de ses filles encore à marier.

— Je ne pensais pas que je mendiais, répliqua Philippa en fixant leur mère de son regard bleu.

— Tu mendies. Vous êtes toutes les trois des mendiants. C'est ainsi. Même Victoria et Valérie ont dû mendier. Un scandale ne s'efface pas d'un coup de baguette magique.

Pénélope entendit les mots qui n'avaient pas été prononcés. *Pénélope a gâché vos chances.*

Une pointe de remords la traversa, qu'elle tenta d'ignorer. Elle savait qu'elle n'avait pas à se sentir coupable ; ce qui s'était passé n'était pas sa faute.

Sauf que peut-être que si.

Non, ce n'était pas sa faute. Il aimait quelqu'un d'autre.

Mais pourquoi ne l'avait-il pas aimée, elle ?

C'était une question qu'elle avait tournée et retournée dans sa tête durant les mois qui avaient suivi la rupture. Elle les avait passés ici, à la campagne, à lire les journaux à scandales et à se répéter que le duc de Leighton avait choisi une femme plus belle, plus charmante, plus

excitante qu'elle. À se dire qu'il était heureux et qu'elle-même était... indésirable.

Elle ne l'avait pas aimé, ne pensait pas grand-chose de lui, mais cela n'en était pas moins douloureux.

— Je n'ai aucune intention de mendier, intervint Olivia. C'est ma deuxième saison, je suis belle et charmante, et j'ai une très grosse dot. Trop grosse pour qu'on me néglige.

— Oui. Très charmante, c'est sûr, commenta Philippa, et Pénélope baissa la tête pour dissimuler un sourire.

Le sarcasme n'échappa pas à Olivia.

— Riez autant que vous voulez, mais je sais ce que je vaudrais. Je ne subirai pas le même sort que Pénélope. Je vais décrocher un véritable aristocrate.

— Quel magnifique programme, ma chérie ! s'exclama lady Needham, rayonnante de fierté.

— Grâce à Dieu, j'ai tiré la leçon de ton échec, Pénélope, poursuivit Olivia.

Pénélope ne put s'empêcher de se défendre.

— Ce n'est pas comme si je l'avais repoussé, Olivia. Père a rompu les fiançailles à cause du scandale de la sœur de Leighton.

— Balivernes. Si Leighton avait vraiment voulu t'épouser, il se serait battu pour t'avoir, et au diable le scandale. Mais il n'a pas voulu. De toi, je veux dire. Je suppose qu'il ne s'est pas battu non plus. Et j'imagine que s'il n'a rien fait de tout cela, c'est parce que tu ne t'es pas donné assez de mal pour retenir son attention.

Étant la plus jeune, Olivia n'avait jamais eu à se demander si sa façon de parler, toujours un peu trop directe, pouvait blesser. Pénélope se mordit l'intérieur de la joue pour s'empêcher de hurler : « Il en aimait une autre ! » C'était inutile, elle le savait. Les ruptures de fiançailles étaient toujours la faute des femmes. Même quand la femme en question était votre sœur aînée, apparemment.

— Oh, Olivia, une seule saison et te voilà déjà si maligne ! s'écria gaiement lady Needham, avant d'ajouter en gémissant : Et n'oublie pas les autres.

Visiblement, tout le monde semblait avoir oublié qu'elle n'avait pas désiré épouser les autres. Pénélope se sentit de nouveau obligée de se défendre.

— J'ai reçu une demande en mariage cet après-midi, je te rappelle, lança-t-elle à sa sœur.

Olivia eut un petit geste dédaigneux.

— Une demande en mariage de Thomas, ce n'est pas une vraie demande. Seule une bécasse penserait qu'il l'a faite parce qu'il veut t'épouser.

On pouvait toujours compter sur Olivia pour dire la vérité.

— Dans ce cas, pourquoi l'a-t-il faite ? demanda Philippa.

Elle n'avait pas eu l'intention d'être cruelle, Pénélope en était certaine. Après tout, elle-même avait posé la question à Thomas moins d'une heure auparavant.

Elle aurait aimé pouvoir dire : « Parce qu'il m'aime. »

Mais ce n'était pas exact. Elle aimerait prononcer ces mots, oui, mais pas à propos de Thomas.

— Peu importe la raison de sa demande, intervint lady Needham. Ce qui compte, c'est qu'il l'ait faite ! Qu'il était d'accord pour lui offrir un toit et un nom, et veiller sur elle comme votre père l'a fait toutes ces années. Pénélope, il faut que tu réfléchisses, ma chérie ! Que se passera-t-il quand ton père mourra ?

— Je vous demande pardon ? fit lord Needham en levant les yeux de son faisán.

Lady Needham agita la main comme pour signifier qu'elle n'avait pas de temps à consacrer aux états d'âme de son époux, et insista :

— Ton père n'est pas éternel, Pénélope ! Que deviendras-tu quand il nous quittera ?

— Eh bien, ce sera très triste, j'imagine, répondit Pénélope qui ne voyait pas le rapport avec le mariage, Thomas, le duc de Leighton et les demandes refusées.